



Christine Brouillet
sur son amitié avec Maud
Graham *Page F 2*



Le Québec parano de
Grégoire Bouchard face
aux extraterrestres *Page F 3*

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 JUIN 2017



CHRISTIAN DESMEULES

«J'ai un peu l'impression que nous avons oublié comment aimer les endroits où nous vivons», dit James Rebanks.

RENCONTRE

James Rebanks, philosophe malgré lui

Berger et écrivain, l'Anglais lance un vibrant plaidoyer pour la vie rurale et le développement durable

CHRISTIAN DESMEULES
à Matterdale End, Lake District (Royaume-Uni)

C'est l'une des plus belles régions du pays, enchâssée en partie depuis 1951 dans le plus grand parc national anglais. Région montagnaise du nord-ouest du pays, le Lake District a été célébré par l'immense William Wordsworth, le premier des poètes romantiques anglais, qui y a pondu certains de ses vers les plus connus — dont le fameux «*seul comme un nuage*». Beatrix Potter, célèbre auteure de livres pour enfants, y a aussi longtemps vécu.

Un lieu qui reçoit plus que sa part de touristes — 16 millions de visiteurs y viennent chaque année, pour une population de 43 000 habitants. Mais qui grouille aussi de... moutons.

Fils de fermier, petit-fils de fermier, James Rebanks est chez lui ici. Depuis toujours, pourrait-on dire. *Une vie de berger*, le livre dans lequel il tente de résumer au plus près son expérience, est rempli de poésie et de vérités premières: «*J'aime cet endroit; pour moi c'est le commencement et la fin de chaque chose, et partout ailleurs, cela ne ressemble à nulle part.*» Un point c'est tout.

Vibrant plaidoyer pour la vie rurale et éloge des «gens ordinaires», il y raconte notamment comment, passionné par les animaux et par le travail à la ferme, il a

quitté l'école à l'âge de quinze ans. Comment un conseiller en orientation, après un test informatique, lui avait aussi suggéré de devenir... gardien de zoo.

Il raconte aussi comment quelques années plus tard, après le travail quotidien à la ferme, l'ennui l'a poussé à se remettre à lire, avant de terminer son secondaire à l'aide de cours du soir, avant d'être admis à la prestigieuse université d'Oxford. Après quelques années à travailler «en ville», il a repris le chemin de Matterdale et de la ferme familiale, tout en étant consultant en développement durable pour l'UNESCO.

Il essaie aujourd'hui de concilier ses deux passions: l'élevage des moutons et l'écriture.

Dans la maison qu'il a fait construire il y a quelques années, entre le thé et les gâteaux préparés par sa femme, Helen, partie chercher les enfants à l'école, l'homme de 42 ans se raconte un peu.

Après avoir lu son intense description des quatre saisons dans la vie d'un berger, on se sent un peu coupable de venir frapper à sa porte en plein jour. Le travail semble incessant. «*Des paysages comme le nôtre*, écrit-il d'ailleurs, *sont la somme et l'aboutissement d'un million de petites tâches invisibles.*»

Mais la saison de l'agnelage est pratiquement terminée, me rassure-t-il. Une acalmie qui ne va pas durer très longtemps. Ses quelques centaines de moutons de

race Herdwick (la race de montagne la plus résistante de Grande-Bretagne, probablement apportée par les Vikings) sont en ce moment sur les *fells*, comme on appelle les montagnes locales.

De Twitter au best-seller

Après s'être fait connaître sur Twitter, *Une vie de berger* a été un succès à sa sortie en 2015 — «*seulement devancé par Bill Bryson*», précise James Rebanks, hilare, avec l'air de ne toujours pas y croire. Aujourd'hui, il reçoit chaque jour des lettres venues de partout à travers le monde. Et sur le manteau de la magnifique cheminée trônent d'ailleurs une quinzaine d'éditions internationales du livre.

«*C'est quand même drôle*, s'étonne ce quadragénaire costaud. *J'ai passé toute ma vie à être un échec et durant les deux dernières années, la situation s'est complètement renversée. Être écrivain et posséder ma propre ferme me semblaient deux choses absolument impossibles.*»

Mais le vrai succès, pour lui, c'est que son père ait pu lire le livre avant de mourir. Plusieurs fermiers de la région l'ont lu aussi, qui ont en grande partie apprécié le portrait digne et authentique qu'il brosse de leur travail.

James Rebanks aime la stabilité, la continuité, les traditions, sans avoir non plus la

DANS L'OMBRE DES FILMS

Burgess éclipsé par Kubrick

Avant d'être un film à succès, *Orange mécanique* a été un roman inspirant qu'il est bon de redécouvrir



LOUIS HAMELIN

Qui s'en souvient? Avant d'être un film d'Alfred Hitchcock, *Les oiseaux* (1963) a été 10 ans plus tôt une nouvelle signée Daphne du Maurier. Même chose pour *Blade Runner*, *Jules et Jim*, *Souvenirs de Brokeback Mountain*, *Les Plouffe* ou *Virgin Suicides*, romans ou nouvelles, tous placés dans l'ombre de leur adaptation cinématographique. Durant tout l'été, *Le Devoir* vous propose de combattre cette fatalité en remettant en lumière ces œuvres littéraires éclipsées par le 7^e art. Premier chapitre d'une série de 12 textes: *L'orange mécanique...* d'Anthony Burgess.

«**J**e m'aperçus, pas pour la première fois, du maigre impact d'un livre par comparaison à un film.» L'homme qui consigne ce souvenir est Anthony Burgess. En 1971, un des cinéastes les plus doués du XX^e siècle, Stanley Kubrick, s'est emparé de son roman, *L'orange mécanique*, pour le métamorphoser en rouleaux de pellicule. Une dizaine d'années plus tôt, la sortie du livre était passée relativement inaperçue. Et maintenant Burgess, romancier, essayiste, traducteur, linguiste et compositeur de musique, se trouve aux premières loges pour critiquer cette forme de trahison très particulière: le passage d'une œuvre littéraire à l'écran.

L'auteur d'un livre «[cherche] à mettre en avant la langue, pas le sexe ou la violence; cela dit, un film ne [repose] pas sur les mots». S'il admettait la différence radicale entre ces modes d'expression et les valeurs esthétiques qui leur sont associées et, partant, la difficulté de l'entreprise, il semblait à Burgess qu'au-delà même des aléas et des indéniables avantages de la célébrité, une forme d'injustice peut-être foncière entachait toute l'affaire. «*La réalisation de Kubrick a complètement avalé la mienne et c'est moi qui, malgré tout, ai été accusé de pervertir la jeunesse.*» (*Les confessions, tome II*, 1990).

Au cours des prochaines semaines, je vais m'intéresser à ce genre de malentendus nés du dialogue que poursuivent cinéma et littérature: deux arts qui peuvent parfois donner l'impression de converger, mais qu'un abîme, dans les fins comme dans les moyens, continue de séparer. Dans ce domaine qui forme pratiquement un champ littéraire en soi, les mariages heureux sont l'exception.

Les ouvrages dont je vais traiter n'ont pas tous été rédigés par de purs inconnus, les films qu'ils ont inspirés n'ont pas tous été accouchés par des réalisateurs de génie. L'adaptation à l'écran des grands classiques de la littérature, ou de mythiques *best-sellers*, est un phénomène de peu d'intérêt à mes yeux. Le cas de figure qui m'interpelle davantage est le suivant: une fiction littéraire, nouvelle ou roman, méconnue ou pas, qui se voit non seulement transformée, mais aussi éclipsée durablement par les flafas, les *stars* et les tapis rouges de son excroissance cinématographique. Rejetée dans l'ombre, donc,

VOIR PAGE F 4: BURGESS



WARNER BROS.

Malcolm McDowell dans le rôle d'Alex dans *Orange mécanique* de Stanley Kubrick

VOIR PAGE F 4: REBANKS

LIVRES > FICTION

RENCONTRE

Pas de retraite pour Maud Graham

Dans un nouveau roman, Chrystine Brouillet célèbre trente ans d'amitié avec l'attachante enquêtrice

MANON DUMAIS

Elle cuisine mieux qu'il y a 30 ans. Elle est toujours avec le même amoureux. Elle est toujours aussi stressée et imagine encore le pire des scénarios. Comme si cela ne suffisait pas, voilà que les chaleurs de la ménopause l'assailent jour et nuit. Qui ça? La romancière Chrystine Brouillet? Bien non voyons, l'enquêtrice Maud Graham!

«La ménopause n'est pas un sujet marrant, reconnaît d'emblée Chrystine Brouillet. En même temps, je ne pouvais pas l'éviter parce que Maud Graham vieillit. Déjà que dans mes romans, il y a des meurtres à Québec alors que ce n'est pas une ville dangereuse. Il faut rester crédible et vraisemblable, donc elle ne peut pas avoir 40 ans tout le temps, il faut que je la fasse vieillir puisque son fils adoptif, Maxime, entre à Nicolet.»

Ainsi donc, la romancière prépare la relève à travers le personnage de Maxime. Cela dit, pas question pour Maud de vaquer à des fonctions administratives. La paperasse, très peu pour cette femme de terrain. Pas plus que la retraite, d'ailleurs.

«C'est certain qu'elle ne prendra pas sa retraite tout de suite, mais là encore, il fallait que je colle un peu à la réalité, que ce soit plausible. C'est normal qu'à un moment donné, elle va passer le flambeau. Je n'avais juste pas envie de quitter l'univers de Maud Graham. Ça fait trente ans que je suis avec elle, je n'ai donc pas envie de la mettre au placard.»

Les lecteurs de la populaire série de romans policiers n'ont donc pas à s'inquiéter, Chrystine Brouillet ne réserve pas un sort funeste à Maud Graham et ne sera jamais contrainte de la ressusciter comme ce fut le cas pour Arthur Conan Doyle après s'être débarrassé de Sherlock Holmes dans *Le chien des Baskerville*.

«Jamais je ne ferai cette erreur! Maud m'a fait gagner ma vie, alors je serais bien ingrate de la tuer. Maud va mourir avec moi. Le rapport que j'ai avec elle, c'est le même rapport que j'ai avec mes amis.»

Chrystine Brouillet dévoile alors qu'elle fait vieillir Maud Graham afin qu'elle soit en phase avec Maude Guérin, qui l'a incarnée dans *Le collectionneur* de Jean Beaudin en 2002, au cas où l'enquêtrice revienne au petit ou au grand écran... Nous n'en saurons malheureusement pas plus à ce propos.

Le temps de la relève

À l'écouter parler de Maud, qui n'est pas son alter ego tient-elle à le rappeler, et de Maxime, on croirait que Chrystine Brouillet parle d'une véritable amie et de l'enfant qu'elle aurait pris sous son aile: «J'aime l'idée que Maxime prenne la relève. C'est un personnage qu'on a vu grandir, qui est arrivé dans la vie de Maud quand il avait neuf ou dix ans; le coup de foudre a été mutuel. Leur relation est belle et elle nous permettra de voir Maud dans ce qu'elle est, c'est-à-dire très fière de son fils, mais aussi très inquiète. C'est dans sa nature d'être angoissée, mais ça ne l'empêche pas de fonctionner.»

«Il y a trente ans, je n'aurais pas pu faire un roman comme celui-là, mais maintenant que je connais Maud [Graham] par cœur, son univers, ses collègues, que tout s'est placé dans sa vie privée, je peux créer des intrigues plus complexes.»

Chrystine Brouillet

Fait nouveau dans la vie de Maud Graham: elle a enfin appris à déléguer. «Il était temps que ça arrive! Elle ne peut pas être partout, tout le temps. Elle a confiance en Tiffany McEwen et je crois que Maud aurait aimé vivre ça au début de sa carrière. En même temps, elle a été très chanceuse parce que l'un de ses premiers partenaires a été Rouaix, avec qui elle s'est toujours bien entendue. Ce n'est pas vrai que j'allais tomber dans le cliché voulant que tous les hommes soient machos, parce que les policiers que j'ai rencontrés ne l'étaient pas.»

«Quand j'ai créé Maud Graham il y a trente ans, il y avait moins de femmes policières. Je l'ai dit et je le répète, Maud Graham est une femme ordinaire qui fait un métier hors de l'ordinaire. J'en avais assez des noirs méchants, des rouses pulpeuses et des blondes vaporeuses: c'était toujours la même formule dans les romans policiers. Ce n'est pas ça la réalité. Toutes les policières que j'ai rencontrées sont des femmes formidables, mais ordinaires.»

Chers voisins

À l'origine d'*À qui la faute?*, où Maud Graham mène sa dix-septième enquête, il y a cette scène disgracieuse à laquelle Chrystine Brouillet a assisté, celle de parents s'engueulant dans les estrades alors que leurs enfants, âgés de six ou sept ans, jouaient au hockey.

«Il y a trente ans, je n'aurais pas pu faire un roman comme celui-là, mais maintenant que je connais Maud par cœur, son univers, ses collègues, que tout s'est placé dans sa vie privée, je peux créer des intrigues plus complexes.»

La romancière pénètre dans l'intimité de couples dont les enfants, des ados actifs sur les réseaux sociaux, font du sport ensemble. Lorsqu'un jeune garçon se retrouve dans le coma après avoir reçu une rondelle de hockey au visage, exit la bonne entente entre voisins. D'autant plus que certains d'entre eux cachent de sombres secrets. Au même moment, un jeune violeur rôde dans Limoilou.

«Comme auteure, je trouve que les adolescents



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

La romancière pénètre dans l'intimité de couples dont les enfants, des ados actifs sur les réseaux sociaux, font du sport ensemble.

sont une mine d'or; ils sont imprévisibles, alors ils peuvent tout faire. Il y en a autour de moi, et je vois que ce n'est pas facile. Avec les réseaux sociaux, une autre forme d'intimidation a pris place et cela peut empoisonner leur existence, les mener jusqu'au suicide. Les adolescents ne pensent pas aux conséquences de leurs gestes, ils sont dans l'ici, maintenant.»

Outre de faire de Maud une fille d'à côté à qui plusieurs peuvent s'identifier, Chrystine Brouillet livre d'un roman à l'autre une radiographie de la société. «Maud est aux crimes contre la personne, je ne la verrais pas aux crimes économiques. Ce qui m'intéresse, c'est l'intimité, d'aller dans la psyché des personnages

pour comprendre ce qui les a poussés à commettre ces actes-là. Après trente ans, je suis contente d'être encore là et de voir que Maud plaît encore, mais le constat est décourageant dans la mesure où j'ai déjà parlé de violence conjugale et je vais en reparler, qu'il y aura toujours des personnages assassinés. C'est dommage que la société n'ait pas plus évolué que ça.»

Le Devoir

À QUI LA FAUTE?
UNE ENQUÊTE DE MAUD GRAHAM
Chrystine Brouillet
Druide
Montréal, 2017, 392 pages

POUR DE BONNES VACANCES, PASSEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



© Mathieu Savoie

JOHANNE FOURNIER

Tout doit partir

«[...] Johanne Fournier note le passage du temps, égrène les saisons, fixe l'écoulement des années. Au milieu de toute l'impermanence qui nous submerge, elle parvient ainsi à capter le souffle de certaines éternités. [...] Un récit plutôt poétique, empreint de douceur et de fluidité.»

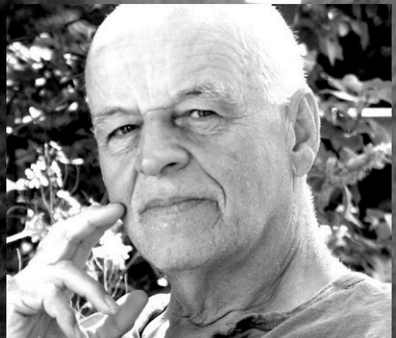
Christian Desmeules, *Le Devoir*

© Guy Oberon

NANCY HUSTON

Le club des miracles relatifs

«On remonte d'une plongée dans *Le club des miracles relatifs* comme de n'importe quelle œuvre de Huston, la tête remplie de questions, secouée par les liens tressés entre le quotidien et la politique.»

Thérèse Lamartine, *Nuit blanche*

© Mia LaRoche

CAJETAN LAROCHELLE

Compagnon de la terre

«Dès les premières pages, nous avons le sentiment d'être cet ami, ce confident avec qui le philosophe-poète s'entretient des travaux et des jours sous le regard bienveillant de l'outarde solitaire qui traversera les saisons de ce carnet. *Compagnon de la terre* est une longue respiration, un hymne à la vie.»

Nancy Rivest, *Les Cahiers de lecture de l'Action nationale*

© Alexis K. Leframme

RACHEL LECLERC

Bercer le loup

«La plume de Rachel Leclerc arrive encore une fois à venir nous ébranler. L'histoire familiale de déracinement et d'expropriation à laquelle elle nous convie fait à la fois office d'acte de mémoire et de plaidoyer fiévreux, assoiffé de justice. C'est habile, majestueux, puissant.»

Josée-Anne Paradis, *Les libraires*

© Michel Dompierre

MARIE-CHRISTINE PINEL

Fontaine de feu
Et autres mouillures

«Marie-Christine Pinel est sexologue depuis près de deux décennies et c'est par l'écriture de nouvelles qu'elle explore les liens complexes qui unissent ceux qui se désirent – ou pas –, le tout avec érotisme et beaucoup d'intelligence.»

Josée-Anne Paradis, *Les libraires*

LIVRES
FICTION

FICTION QUÉBÉCOISE

La petite vie selon Julie Bouchard

Labeur jette un regard singulier sur toutes ces petites tâches qui forment le quotidien

DOMINIC TARDIF

Les auteurs ont souvent l'amabilité de décrire leur démarche littéraire entre les pages de leur fiction, tout en faisant mine d'accomplir une autre tâche narrative. Julie Bouchard correspond à cette catégorie. «Bref, il s'agit de regarder autrement l'ordinaire, le quotidien. C'est bien compris, les gars, les filles? Regardez autrement. Ne regardez pas comme tout le monde regarde. Ne regardez pas en ne voyant rien. Il faut regarder tout comme si vous n'aviez encore rien vu», écrit-elle au sujet de Césaire, en empruntant la voix de celui auprès de qui il a suivi un cours afin de devenir ce vigilant gardien de sécurité, à l'entrée d'un immeuble de cent huit étages.

Tenter de regarder autrement cette interminable suite de tâches plus ou moins assommantes qui, une fois additionnées, forment ce qu'il convient d'appeler le quotidien, voilà tout le projet de *Labeur*, premier roman de celle qui signait en 2015 le recueil de nouvelles *Nuageux dans l'ensemble*. En épigraphe, une phrase de Raymond Carver, maître américain de la nouvelle, dépliant le micro-événement et le rien du tout, devra être lu comme une déclaration d'intention: c'est la mécanique des semaines qui s'emboîtent les unes dans les autres tellement elles se ressemblent, que l'on aspire ici à



L'auteure Julie Bouchard

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

démonter, en zoomant sur chaque tâche et sur chaque pensée. L'existence n'est rien de moins qu'un lancinant labeur (!) à accomplir avec un minimum de sourire afin de ne pas attirer sur soi les soupçons. Rien d'exactement tragique, pourtant. Tout n'est que modérément accablant chez ces filles désespérées d'être aimées et ces hommes désarmés face à leur toute récente solitude. Ils occupent leur journée à scanner des paquets de tampons et des légumes à la caisse d'un supermarché, à lire et relire Rousseau, à voler des œuvres d'art, à conduire des autobus ou à se réfugier dans le mi-

rage de leurs fantasmes sexuels. Six milliards de solitudes, ça fait beaucoup de seuls ensemble, pourrait entonner Julie Bouchard en chœur avec Daniel Bélanger.

Fardeau commun

Succession de brefs chapitres consacrés à un personnage principal passant le relais au suivant dans un traditionnel procédé porte tournante, *Labeur* laisse d'abord croire à un roman par nouvelles, avant de se révéler en roman choral. Julie Bouchard secoue bien parfois cette formule éculée en s'adressant directement au lecteur avec une suave effronterie dans des

passages intitulés «Vous», ainsi qu'en suggérant qu'elle dévoile réellement sa vie intime dans d'autres passages intitulés «Moi», le sous-texte demeure le même que dans la majorité des œuvres du genre, entrecroisant ainsi les destins. Malgré l'illusion de singularité de laquelle l'être humain aime se bercer, son drame appartient à l'universel précisément grâce à sa banalité. C'est dans la relative insignifiance de nos angoisses existentielles et amoureuses que loge ce que nous avons tous en commun, en Occident du moins.

Le nombril demeure malgré tout la principale obsession du Montréalais et de la Montréalaise tels que décrits par Julie Bouchard. Même les atroces mauvaises nouvelles du téléjournal, «la terre qui tremble là-bas, des gens qui meurent ici, des accidents de voiture, un attentat», n'arrivent pas à réveiller ces avatars d'une implacable petite vie. Souhaitons-leur la lecture d'un livre comme celui de Julie Bouchard. Ils pourraient trouver dans la conscience que leur fardeau est commun une forme d'apaisement.

Collaborateur
Le Devoir

L'ABEUR

★★★
Julie Bouchard
Pleine Lune
Montréal, 2017, 148 pages

LA VITRINE



BANDE DESSINÉE

L'ESPRIT DU CAMP

★★★ 1/2
Michel Falardeau
Lounak
Montréal, 2017, 104 pages

C'est le temps des vacances? Pour Élodie, c'est surtout le temps de l'enfer et la dépression! La faute à qui? À sa mère, qui au commencement d'un été va la forcer à bosser dans un camp de vacances, comme monitrice, pour payer ses études, mais surtout pour la forcer à apprendre une notion qui semble lui être inconnue: la responsabilité. Le camp du lac à l'Ours se dévoile à elle comme ce mauvais moment à passer. Et puis, bien sûr, au contact de quelques personnages singuliers, la trajectoire de son été va changer. Récit initiatique aux tonalités franchement adolescentes, exercice de psychologie en groupe restreint, récit d'aventures en plein air, cette nouvelle œuvre de Michel Falardeau multiplie ses angles, mais poursuit surtout son exploration narrative de ce temps situé entre deux âges et des questions identitaires qui accompagnent la mutation. Le dessin est maîtrisé. Il est soutenu par une mise en couleurs signée Cab, qui assure le fini d'un projet sympathiquement ludique qui peut avoir cette fraîcheur particulièrement agréable en été.

Fabien Deglise



POLAR

LA MÉMOIRE DU TEMPS

★★★
Mylène Gilbert-Dumas
VLB éditeur
Montréal, 2017, 537 pages

Les thrillers à couleur religieuse ont la cote depuis le *Da Vinci Code* de Dan Brown, et les éditeurs n'hésitent plus à publier de gros bouquins aux intrigues politico-religieuses... dont celui-ci, centré sur la gnose. C'est un sujet passionnant, disons-le tout de suite, et malgré une écriture parfois convenue, c'est aussi un livre plutôt réussi. Fouillé, farci de références aussi diverses que pertinentes remontant aux premiers siècles alors que les Évangiles «officiels» se sont composés une couche après l'autre, ce récit se déroule en trois temps en suivant trois personnages distincts. Tout au long, un chercheur universitaire spécialisé dans les textes gnostiques, une romancière lancée sur ses traces et un homme de l'ombre — qui est un peu l'ange exterminateur d'un parti politique de l'extrême droite religieuse — sont sur les traces d'un manuscrit inédit surgit du passé et qui menace de fracasser l'ordre établi. Des sables du désert égyptien à Akwesasne, et des premiers jours de l'Église aux intrigues du Parlement à Ottawa, le récit est fort bien mené et les rebondissements, inattendus; tout cela fait en sorte qu'on risque de lire ce gros livre tout d'une traite.

Michel Bélair

Planche tirée du *Cauchemar argenté*

ÉDITIONS MOSQUITO

BANDE DESSINÉE

Au pays fabulé des gueules carrées

Grégoire Bouchard fait revivre Bob Leclerc dans une aventure minutieusement paranoïaque

FABIEN DEGLISE

Il y a quelque chose de délicieusement troublé dans l'œuvre de Grégoire Bouchard, quelque chose qui relève un peu de la paranoïa, de l'obsession malade et de l'exagération du détail, autant dans le dessin, le scénario que dans la pensée binaire et carcérale dans laquelle il aime enfermer ses personnages, et du même coup ses lecteurs.

Le *cauchemar argenté* (Mosquito), suite des aventures de l'improbable capitaine Bob Leclerc, vient, neuf ans après son premier haut vol dans l'univers du 9^e art — ça s'est joué dans *Vers les mondes lointains* (Paquet) —, redonner l'étrange tonalité de son univers terriblement décalé. Il y

convoque une diversité de sentiments. L'indifférence n'en fait pas partie.

Il s'agit d'un retour en arrière, dans le Québec de l'été 1959, où Bob Leclerc, avec ce flegme qui trahit la part britannique de son identité, relate avec une rigueur délicate cette aventure qui l'a placé un jour de juillet face à son destin: de Montréal, il a été conduit à Cotoxaxi, base secrète nichée dans la forêt boréale, pour prendre part à un vaste projet militaire canadien visant à orchestrer une riposte armée finale contre les ennemis de la Terre, les habitants de Mars. Étrange mission pour un regroupement d'hu-

mans à l'engagement et à la détermination solidement ancrée... dans une réalité, sans doute parallèle. Ou pas.

Tout est en décalage et en rupture dans ce récit dont chaque case expose la minutie de ses traits tout comme l'instabilité et l'anticonformisme de ces hommes et de cette femme conscris par les autorités pour sauver l'humanité. «On est heureux d'être en vie, Bob,

mais jamais triste d'être mort», dit le chef de mission, scientifique alcoolique marchant vers le point de bascule en gardant toujours le cap, à l'image de l'aventure scénarisée et dessinée par Grégoire Bouchard. Sur ce chemin de la folie en

zone contrôlée, la précision du propos scientifique comme celle de l'illustration explicative côtoie sans cesse le détail loufoque. Les visages carrés des héros évoluent dans des décors aux courbes et aux couleurs surannées, et avancent inlassablement vers ce tout absurde solidement orchestré, sans doute pour mieux rappeler qu'en matière de dogme et d'idéologie radicale, la position du missionnaire, c'est souvent du grand n'importe quoi.

Le Devoir

LE CAUCHEMAR ARGENTÉ

★★★★
Grégoire Bouchard
Mosquito
Saint-Egrève, 2017, 206 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 5 au 11 juin 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT (PRÉSENTANT N° DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	1/6
2	Les petites tempêtes	Valérie Chevalier/Hurtubise	3/5
3	Les chevaliers d'Antares • Tome 6 Les sorciers	Anne Robillard/Wellan	2/4
4	Le bonheur des autres • Tome 2 Le revenant	Richard Gougeon/Les Éditions réunies	4/3
5	Pourquoi pars-tu, Alice?	Nathalie Roy/Libre Expression	5/4
6	Chez Gigi • Tome 1 Le petit restaurant du coin	Rosette Laberge/Druide	6/3
7	Le plongeur	Stéphane Larue/Quartanier	7/2
8	Bien roulée	Annie Lambert/Mortagne	10/2
9	La famille du lac • Tome 2 Francis et Yvonne	Gilles Côté/Guy Saint-Jean	-/1
10	Sur les berges du Richelieu • Tome 3 Amours...	Jean-Pierre Chartrand/Hurtubise	9/10

▼ Romans étrangers

1	Au fond de l'eau	Paula Hawkins/Sonatine	-/1
2	Tous les deux	Nicholas Sparks/Michel Lafon	2/4
3	La dernière des Stanfield	Marc Levy/Robert Laffont	1/7
4	Jusqu'à l'impensable	Michael Connelly/Calmann-Lévy	3/4
5	Noir comme la mer	Mary Higgins Clark/Albin Michel	4/5
6	Un appartement à Paris	Guillaume Musso/XO	5/12
7	Quand sort la recluse	Fred Vargas/Flammarion	7/5
8	L'informateur	John Grisham/Lattès	6/6
9	Vaticanum	José Rodrigues dos Santos/HC éditions	8/7
10	Les enquêtes du département V • Tome 7 Selfies	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	9/8

▼ Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean	1/34
2	Les luttes fécondes	Catherine Dorion/Atelier 10	2/4
3	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	-/1
4	La langue affranchie	Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute	-/1
5	Le principe du cumshot. Le désir des femmes...	Lili Boisvert/VLB	5/7
6	Nelly Arcan. Trajectoires fulgurantes	Collectif/Remue-ménage	-/1
7	J'ai profité du système	Nicolas Zorn/Somme toute	-/1
8	Le code Québec	J.-M. Léger J. Nantel P. Duhamel/Homme	9/7
9	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal Pierre Thibault/La Presse	8/3
10	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	6/22

▼ Essais étrangers

1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/69
2	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	2/12
3	Reconnaître le fascisme	Umberto Eco/Grasset	4/2
4	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	7/14
5	Perles de vie	René de Obaldia/Grasset	-/1
6	Brève encyclopédie du monde • Tome 2...	Michel Onfray/Flammarion	9/3
7	Aux origines de la décroissance	Collectif/Ecosociété	8/3
8	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	5/10
9	La parole au peuple	Michel Onfray/Aube	-/1
10	Un racisme imaginaire	Pascal Bruckner/Grasset	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIVRES > FICTION

Avec le temps, va, tout s'en va...

Sur la vieillesse, Antunes signe un roman exigeant à la partition très musicale

CAROLINE JARRY

« Quelle foutue plaie la vieillesse », dit le médecin en fixant la vieille femme en train de perdre sa mémoire, son autonomie, sa vie. Mais quel beau roman que celui du prolifique auteur portugais António Lobo Antunes, qui raconte le déclin d'une ancienne actrice sans talent, sa vie passée et présente qui s'entremêlent, « pour celle qui est assise dans le noir à m'attendre » : la mort. Oui, le roman est souvent triste — la saudade portugaise... — mais il a des phrases qui sonnent comme les vagues devant la ville de Faro, où a grandi l'aïeule.

Dans un appartement de Lisbonne, légué par son deuxième mari, elle commence par oublier ses répliques sur scène, puis elle ne se rappelle plus ce qu'elle a mangé au déjeuner, et la maladie déboucle. Une « dame d'un certain âge » s'occupe d'elle désormais, payée par le neveu de son mari, qui espère que sa tante va mourir rapidement pour récupérer l'appartement. La dame d'un certain âge, le neveu et le médecin se demandent « pour combien de temps elle en a encore », parlent devant elle comme si elle n'était déjà plus là. Mais des bribes de réalité se mêlent à ses souvenirs : « je suis une femme seule en train de perdre la mémoire et les pédales, la mer à Faro rien qu'un souvenir [...] les bateaux, les lanternes la nuit, la voix de mon père dans l'obscurité ». Elle fait revivre la voix de son père qui lui dit : « C'est pas beau ça ma grande ? » Elle lui répond, par-delà les années : « si, c'était beau papa, c'était beau, je regrette juste qu'il reste si peu de temps avant la fin... »

Style superbe et difficile

Lobo Antunes est réputé pour son style littéraire qui consiste à faire entendre les voix intérieures de ses personnages, ce qui se traduit par un grand désordre syntaxique. Des pensées inopinées viennent interrompre les phrases, on saute d'une époque à une autre sans transition. Au début, le rythme est difficile à suivre,

puis on se laisse gagner par la poésie qui affleure partout. Mais ce style qui fait avancer l'histoire par à-coups, vers l'avant, vers l'arrière, demande une attention soutenue et ne plaira pas forcément à tous.

L'humour n'y manque pas. La vieille femme trouve une photo de son mari en maillot de bain sur la plage et s'étonne : « je me suis mariée avec lui vraiment ? » Elle confond ses deux maris, mais son enfance lui revient dans les moindres détails : ses parents de condition modeste, leurs ébats amoureux qui se manifestaient par les coups de crucifix sur la tête du lit, son père qui la faisait virevolter dans les airs — en l'appelant « ma jolie » —, le bonheur enfui à jamais. Lobo Antunes, qui est aussi psychiatre, sait combien l'enfance est le berceau des bonheurs et des blessures de l'âme.

Le roman est assez noir, avec une galerie de personnages qui souffrent cruellement de manque d'amour, d'argent ou des deux. Ainsi, la dame d'un certain âge craint de se retrouver sans emploi après la mort de l'actrice : « avec qui je vais habiter, qu'est-ce que je vais manger », se demande-t-elle, « si au moins quelqu'un voulait bien me prendre dans ses bras, me faire sentir qu'il y a une place pour moi dans ce monde ».

Malgré le propos sombre et souvent bouleversant, le prologue et les trois mouvements qui composent le roman comme une œuvre musicale s'éclaircissent progressivement et la musique devient plus légère. Une œuvre exigeante, mais belle, tant dans sa forme que son contenu, qui se termine sur un adieu lumineux.

Collaboratrice
Le Devoir

POUR CELLE QUI EST ASSISE DANS LE NOIR À M'ATTENDRE

★★★★1/2

António Lobo Antunes
Traduit du portugais
par Dominique Nédellec
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2017, 460 pages

CHARLEY GALLAY GETTY IMAGES / AGENCE FRANCE-PRESSE

Depuis que Connelly a tenté de se renouveler en créant le personnage de Mickey Haller, ses fans les plus critiques se sont mis à déchanter.

POLAR

Deux héros face à une ligne rouge

Dans un 21^e roman, Michael Connelly met en examen un ex-policier et son dilemme

MICHEL BÉLAIR

Depuis *Les égouts de Los Angeles*, *La glace noire* et *La blonde en béton*, personne n'a jamais vraiment mis en doute le talent de Michael Connelly. Sans compter que l'auteur du *Poète* — qui figure au rang des grands polars de l'histoire, toutes langues confondues — est aussi le père d'un des enquêteurs les plus connus du genre : Hieronymus « Harry » Bosch.

Mais au cours des dernières années — disons depuis que le prolifique Connelly a tenté de se renouveler en créant le personnage de Mickey Haller (*L'avocat à la Lincoln*, *Le verdict du plomb*, etc.) —, ses fans les plus critiques se sont mis à déchanter. Connelly a fait de Bosch et de Haller deux demi-frères se croisant régulièrement dans ses dernières parutions avec plus ou moins de bonheur, avouons-le.

Maintenant que Harry vit

une retraite forcée, voilà que Haller veut l'engager comme enquêteur...

Défaire la toile

Bosch a quitté l'escouade des crimes non résolus du LAPD en très mauvais terme avec son patron. Mais de là à accepter de franchir la ligne et de travailler pour la défense dans une affaire de meurtre... Harry Bosch se perçoit toujours comme un flic. Et il n'est pas question pour lui de passer de l'autre côté de la ligne. C'est là le point central du roman, son titre anglais original même (*The Crossing*, beaucoup plus clair que le titre français tarabiscoté, qui laisse supposer n'importe quoi). Tout le reste est, précisément, de la littérature.

Mais de la fort bonne littérature, disons-le tout de suite. Haller parvient d'abord à appâter Bosch en lui faisant prendre

conscience que son client est innocent : le policier n'a plus alors qu'à se dire que le vrai coupable est au large, en liberté. Reste à le coincer et, surtout, à défaire la toile de fausses preuves habilement tissée autour de l'affaire, il s'en rend compte à mesure qu'il avance dans son enquête.

Le défi est d'autant plus intéressant que ce sont deux ripous qui ont orchestré cette sinistre série de huit meurtres, Bosch mettra beaucoup d'efforts et de temps à s'en rendre compte. Le voilà donc doublement aux prises avec ses anciens amis du LAPD... et le drame moral qui le déchire depuis le début dans cette histoire. Mais les faits sont là et ils s'accroissent lourdement. Bientôt Bosch passera à l'attaque et l'affrontement sera mémorable ; en fait, la charge est si forte qu'il aura besoin d'une aide providentielle pour s'en sortir vivant.

Il faut surtout retenir de cela que Connelly est de retour. L'histoire qu'il tricote devant nous est d'une complexité exceptionnelle et le lecteur, qui connaît les coupables depuis le début, sait tout ce que Bosch devra investir pour parvenir à faire la lumière sur tout cela. La réussite est si complète qu'on remarquera à peine quelques gaffes insupportables du traducteur quand il emploie un vocabulaire relié au baseball — les Français n'y comprendront jamais rien !

Bref, voilà un grand Michael Connelly, et il serait trop bête de se priver d'un tel plaisir.

Collaborateur
Le Devoir

JUSQU'À L'IMPENSABLE

★★★★1/2

Michael Connelly
Traduit de l'américain
par Robert Pépin
Calmann Lévy,
coll. « Robert Pépin présente »
Paris, 2017, 388 pages

BURGESS

SUITE DE LA PAGE F 1

par l'esprit des frères Lumière. Des *Oiseaux* de Hitchcock à *Blade Runner*, en passant par *Apocalypse Now*, il y a détournement d'écriture.

L'inspiration dans la tumeur

Exemple : *L'orange mécanique*. Au tournant des années 1960, un médecin diagnostique à Anthony Burgess, jusque-là compositeur, enseignant et auteur touche-à-tout, une tumeur au cerveau et lui donne un an à vivre. Soucieux de laisser quelque chose à sa veuve, Burgess devient alors frénétique et entreprend de pondre, parfois sous pseudonyme, au rythme de sept pages « nettes et définitives » par jour, des romans d'un genre vendable. Le premier auquel il s'attaque s'intitule (tiens toé!) *The Doctor Is Sick*. Au cours de cette année censée être sa dernière ici-bas, il en écrira cinq et demi, tous publiables, oubliables...

Après, un peu étonné d'être encore en vie, il profite du surplus pour terminer le sixième. Et comme s'il s'était purgé de sa tumeur en la canalisant dans ses douteux ouvrages torchés en série, il s'est avéré que son cerveau ne fonctionnait pas si mal, finalement.

On a raconté que *L'orange mécanique* avait été inspiré à Burgess par la brutale agression sexuelle subie par sa jeune femme pendant le *black-out* anglais (1942) aux mains de quatre déserteurs de l'armée américaine. Dans ses *Confessions*, Burgess en fait plutôt remonter l'idée ori-

ginale à sa découverte, vers 1959, au retour d'un séjour en Malaisie, de la violence des gangs en Grande-Bretagne. Les deux explications ne sont pas incompatibles. « Ces jeunes gens semblaient aimer la violence pour la violence. » Le soleil se couche sur l'Empire, mods et rockers passent leurs soirées à se taper dessus et l'importance accordée au code vestimentaire n'échappe pas au romancier.

Mais un autre aspect de la rébellion adolescente va solliciter tout particulièrement les facultés créatrices de ce linguiste de formation. « [...] mon roman serait entièrement stylistique. L'histoire devait être racontée par une jeune brute de l'avenir, dans son langage à lui [sic]. En partie l'argot de son groupe, en partie son propre idiolecte. »

Mais l'argot est, le plus souvent, effet de mode, éphémère par définition. Or, on peut soupçonner Burgess d'avoir eu, en bon amateur de Beethoven (autre influence décisive à la source de *L'orange...*), un faible pour la durée et la postérité. « Je ferais dans un tiroir le manuscrit rédigé à moitié dans l'argot des années soixante qui, manifestement, ne convenait pas, et m'attela à un autre projet. »

Un diable d'homme

En vue d'un voyage d'agrément sur un bateau qui doit l'emmener jusqu'à la ville qui porte alors toujours le nom de Leningrad, Burgess se met au

russe, et soudain, c'est le clic. « [...] J'ai trouvé la solution au problème stylistique de l'orange mécanique. » En pleine guerre froide, le diable d'homme avait eu cette illumination : ses « vauriens de l'ère spatiale » allaient s'exprimer dans une langue fusionnant, entre autres apports plus mineurs, l'anglais et le russe ! Le nadsat était né. Il devrait attendre le coup de pouce de Stanley Kubrick pour traverser la Manche et réussir le test de la traduction en français.

Jeune lecteur de *L'orange...* au début des années 1980, je puis témoigner du plaisir fasciné et vaguement teinté de subversion que nous causaient les inventions d'Alex et de ses drougs dans ce monde pas si éloigné où « [...] il n'existait pas encore de loi interdisant d'injecter de ces nouvelles vesches [...] dans le moloko des familles, ce qui faisait qu'on pouvait le drinker avec de la vélocette, du synthémesc ou du methcath [...] et s'offrir quinze gentilles minutes pépères tzarrible à mirer Gogre et Tous Ses Anges et Ses Saints dans son soulier gauche, le mozg plein à péter de lumières. »

Il n'en est pas resté grand-chose dans les salles obscures.

Collaborateur
Le Devoir

L'ORANGE MÉCANIQUE

Anthony Burgess
Traduit de l'anglais par Georges Belmont et Hortense Chabrier
Laffont
Paris, 1972, 316 pages

REBANKS

SUITE DE LA PAGE F 1

naïveté de croire que tout était meilleur auparavant. Mais il déplore que les communautés industrielles modernes soient obsédées par l'idée « d'avancer », « de faire quelque chose de sa vie ». Rester dans sa région natale, être enraciné à la terre et exercer un métier physique n'aurait donc aucune valeur ?

« Depuis vingt ans, on se fait dire qu'il n'y a pas de choix. On dirait que le seul choix que nous avons est celui de décider à quelle vitesse nous voulons courir. Pour ma part, je crois à la liberté de choisir. Choisir où nous voulons habiter, quoi faire de notre vie, ce que nous voulons manger. »

Qu'est-ce qu'une vie réussie ? C'est aussi en quelque sorte la grande question qui traverse *Une vie de berger*. Et sans y répondre directement, James Rebanks y propose néanmoins quelques pistes. « Je n'ai jamais senti qu'il y avait autre chose de plus important ou significatif que d'être proche de ma famille, dans un endroit que j'aime, en train de faire quelque chose que j'estime utile. »

L'amour du lieu

Sa réflexion sur ces questions, on le sent, a été longuement mûrie, pensée « avec les mains ». Au fil de la conversation, James Rebanks évoque l'écrivain, fermier et activiste du Kentucky Wendell Berry, l'un de ses héros (décrit par le *New York Times* comme « le prophète de l'Amérique rurale ») ou la théoricienne de l'urba-

« Il n'y a pas de début, il n'y a pas de fin. Le soleil se lève et se couche, chaque jour, les saisons vont et viennent. Les jours, les mois et les années se suivent, sous le soleil, la pluie, la grêle, le vent, la neige et le givre. Les feuilles tombent chaque automne et ressurgissent chaque printemps. La Terre tourne dans l'immensité de l'espace. L'herbe pousse et meurt sous la chaleur du soleil. Les fermes et les troupeaux survivent, plus importants que la vie d'une seule personne. Nous naissons, nous menons notre vie de labeur, puis nous mourons, emportés comme les feuilles de chêne qui traversent notre décor en hiver. Chacune de nous est une partie infime de quelque chose de durable, quelque chose de solide, de réel et d'authentique. Notre existence de fermiers a des racines qui plongent dans le sol de ce paysage depuis plus de cinq mille ans. »

Extrait de *Une vie de berger*

nisme Jane Jacobs (« l'une de mes idoles ») et le mode de vie scandinave, qui lui semble plus équilibré et égalitaire — le dialecte local ressemblerait d'ailleurs plus au norvégien qu'à l'anglais. La question du développement durable des communautés rurales est au cœur de ses préoccupations. « J'ai un peu l'impression que nous avons oublié comment aimer les endroits où nous vivons. »

Depuis quelques années, se réjouit-il, les traditions reprennent du poil de la bête dans la région, les foires agricoles sont animées, il existe une relève. Les réseaux sociaux ne sont d'ailleurs pas étrangers à cette nouvelle vitalité : chacun est fier d'y montrer ses plus belles bêtes.

« Je suis philosophe un peu malgré moi », dira-t-il plus tard au volant de sa Land Rover, en route pour aller compter un troupeau de béliers en

compagnie de l'un de ses trois chiens — un redoutable border collie, aussi timide que puant. Ce sont les circonstances, sa passion pour ce mode de vie unique et son propre parcours de vie qui l'y poussent.

Mais pour le moment, l'écrivain et berger espère trouver un peu de temps libre pour écrire un deuxième livre, dans lequel il compte aborder plus directement certains de ces enjeux qui touchent au mode de vie et au développement durable.

Collaborateur
Le Devoir

UNE VIE DE BERGER

James Rebanks
Traduit de l'anglais
par Jean Esch
Slatkine & Cie
Paris, 2017, 320 pagesPour suivre James Rebanks
sur Twitter : @herdyshepherd1

LIVRES

Cinq langues en quête d'une auteure

Elena Lappin retrace sa vie en suivant les lignes de faille des identités qui la composent

CHRISTIAN DESMEULES

On a autant de vies qu'on parle de langues, dit un proverbe tchèque. Ainsi, la romancière britannique Elena Lappin aurait déjà cinq vies. Et son parcours a de quoi à lui seul donner le tournis aux mieux ancrés d'entre nous.

Née en Russie, à Moscou, en 1954, peu après la mort de Staline, qui a accompagné de son ombre toute son enfance, sa famille a déménagé à Prague une dizaine d'années plus tard. Deux ans après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les forces soviétiques en 1968, ses parents décident de tout recommencer à zéro une autre fois en allant s'installer à Hambourg, en Allemagne.

Puis à l'âge de dix-huit ans, où lors de ses études en Israël, elle fait la rencontre de celui qui deviendra son mari — et le père de ses trois enfants. Après avoir vécu quelques années au Canada puis aux États-Unis, elle s'installe ensuite à Londres, où elle vit toujours. Faites le compte : russe, tchèque, allemand, l'hébreu, anglais — en plus du français, qu'elle a appris.

«Cinq langues en quête d'un auteur», ironise un peu la romancière, qui voulait depuis toujours devenir écrivaine. Mais une écrivaine de langue anglaise, en publiant tour à tour *La marche nuptiale*, *L'homme qui avait deux têtes* et *Le nez* (L'Olivier, 2000 et 2002), autant de fictions qui mêlent plus ou moins toujours, comme ici, quête d'identité, migrations, culture et judéité.

Mais sous les apparences d'un itinéraire complexe, la réalité l'est plus encore. Il y a quelques années, elle a ainsi reçu l'appel d'un homme qui lui



JERRY BAUER

L'auteure Elena Lappin signe un cinquième ouvrage.

a appris que son véritable père n'était pas celui qu'elle croit : son père biologique était un Juif américain de naissance élevé à Moscou — un « détail » sur lequel ses parents ont toujours gardé le secret.

C'est l'événement intime qui est à l'origine de *Dans quelle langue est-ce que je rêve?*, sorte d'autobiographie « linguistique » dans laquelle l'essayiste et romancière se prête à un peu à contrecœur au jeu de l'autobiographie en tentant de renouer les fils d'une histoire familiale complexe et d'un parcours professionnel dans lequel le langage occupe depuis toujours une place centrale.

«Personne, hormis mon frère, ne semblait se préoccuper de l'effet que cette petite bombe avait

eu sur moi. Mes parents étaient au centre de l'affaire, et moi à la périphérie. Mais cette histoire, c'était celle de qui, au juste? Et quelle était cette histoire, exactement?»

Le thème du livre dès lors est trouvé : «Il va s'agir du rôle des langues dans ma vie, de la manière dont j'ai découvert que l'anglais était en fait présent depuis le tout début.» Elena Lappin a ainsi entrepris de retracer sa vie en suivant les lignes de faille de chacune de ses langues.

Le fait de vivre en Allemagne, raconte-t-elle, l'a ainsi rendue davantage consciente de ses racines juives, alors que leur judéité était devenue de plus en plus vitale pour assurer la cohésion du reste de leur identité familiale. «Je me sentais émotion-

nellement incompatible avec la langue allemande.» Alors qu'au contraire, son frère, Maxim Bille, est devenu un écrivain de langue allemande...

Elle se prête ici plutôt à contrecœur au jeu de l'autobiographie. «Ma curiosité pour la vie des autres est sans bornes; mon besoin de révéler quoi que ce soit au sujet de la mienne est quasi inexistant. Mais lorsque j'ai découvert que l'histoire de ma vie était, en réalité, ancrée dans un tissu de relations invisibles, j'ai commencé à m'intéresser à la possibilité de mettre au jour les fils qui relient tous ces points.»

Et comme tous les émigrés, il lui arrive souvent de rêver, raconte-t-elle, qu'elle «marche à travers les rues de mon enfance avant de me rendre compte que je suis complètement perdue». En ce sens, *Dans quelle langue est-ce que je rêve?* représente une sorte de tentative, à travers les mots, la mémoire et les langues par lesquelles elle s'est construite, de retrouver une sorte de nord affectif.

«Souvent, les gens me demandent dans quelle langue je rêve. Pour autant que je sache, c'est un mélange de toutes ces langues, avec quelques ingrédients supplémentaires empruntés à des langues que je ne maîtrise pas très bien. Je me sens chez moi dans quatre langues. Et alors?» Et pourquoi pas.

Collaborateur
Le Devoir

DANS QUELLE LANGUE EST-CE QUE JE RÊVE?

★★★★1/2
Elena Lappin
Traduit de l'anglais
par Matthieu Dumont
Éditions de l'Olivier
Paris, 2017, 382 pages

L'histoire belge de Louis Scutenaire

Le poète méconnu se dévoile dans la réédition de ses formidables carnets

CHRISTIAN DESMEULES

«Les autres écrivirent leur œuvre, fait remarquer Louis Scutenaire quelque part, avec un sourire en coin, puis les commentateurs se mirent à parler d'eux. Moi, j'ai parlé de moi; pourvu que les commentateurs soient capables d'écrire mon œuvre!»

Sans aller jusque-là, il reste encore beaucoup à faire : parler de lui à ceux qui ne l'ont jamais lu et ne connaissent pas même son nom.

Poète et proche des surréalistes belges, Louis Scutenaire a pondu quelques centaines de pages d'une sorte de journal intime pendant une quarantaine d'années. Clin d'œil à Restif de la Bretonne, qui avait donné un nom pareil au recueil de graffitis qu'il avait gravés sur les quais de l'île Saint-Louis, *Mes inscriptions, 1945-1963* tombe dans la catégorie des rééditions capitales.

Provocateur à souhait, scatologique à ses heures, peu porté sur le politiquement correct (le concept n'existait même pas), le Belge aime à être le chien dans le jeu de quilles. «Le nord de l'Europe, que je fais commencer un peu dépassé Valence du Rhône, est le pays de la merde so-

l'clair poétique, Louis Scutenaire (1905-1987) a ainsi pondu au jour le jour une œuvre morcelée, à la limite du confidentiel. Petits paragraphes de quelques lignes, poèmes, aphorismes, notes de lecture, courts récits présentés dans un désordre toujours vivant. Des concentrés de poésie et d'émotions complexes, rendus avec un sens toujours jouissif du paradoxe.

Et, disons-le tout de suite, deuxième volume des carnets de Scutenaire (qui sont au nombre de cinq), *Mes inscriptions, 1945-1963* tombe dans la catégorie des rééditions capitales.

Provocateur à souhait, scatologique à ses heures, peu porté sur le politiquement correct (le concept n'existait même pas), le Belge aime à être le chien dans le jeu de quilles. «Le nord de l'Europe, que je fais commencer un peu dépassé Valence du Rhône, est le pays de la merde so-

lide, bien conservée, qui ressemble à sa propre imitation en bronze. Je n'aime que la merde du Midi, tout de suite poussière quelquefois, toujours vite dénaturée, effritée, peuplée d'insectes et qui me fait penser à un vieux château fort croulant où passent des loups, des renards, où des corneilles volent, des hiboux, des faucons.»

Louis Scutenaire et Frédéric Dard sont nés le même jour, mais pas la même année. Une coïncidence, peut-être même un signe, un point commun en tout cas, qui s'ajoute à leur admiration commune pour l'œuvre du peintre surréaliste René Magritte, qui a pu servir de point de départ à la longue amitié entre les deux écrivains. Parions aussi qu'en tombant sur certains des aphorismes de Scutenaire (comme l'indélicat «Péter c'est chier un peu»), le père de San Antonio a pu éprouver une connivence immédiate...

Voyez ces quelques passages choisis : «Le réel n'a pas de contraire», «Je puis redouter le jugement non parce que je manque de confiance en moi mais parce que j'en manque en autrui», «Je résous maintes questions en ne me les posant pas.» Ou encore : «Ce que j'ai le plus aimé dans ma vie c'est, je crois, les femmes, les oiseaux, les forêts, les vieilles maisons, la chaleur du soleil et les livres.»

Laissons le mot de la fin à son ami Frédéric Dard : «La meilleure histoire belge, je vais te la dire, c'est la plus terrifiante de toutes : "Il est une fois Scutenaire et les Belges n'en savent rien." Et pas seulement les Belges.»

Collaborateur
Le Devoir

MES INSCRIPTIONS, 1945-1963

★★★★
Louis Scutenaire
Allia
Paris, 2017, 320 pages

L'homme qui faisait parler les morts

Gérard Guégan donne vie à une ultime rencontre fictive entre deux monstres de la littérature

FABIEN DEGLISE

Ce n'est pas un roman, c'est un mélodrame, et c'est la couverture qui l'annonce. Dans *Hemingway, Hammett, dernière* (Gallimard), le romancier Gérard Guégan réalise une nouvelle fois ce qu'il sait faire de mieux : fabuler des moments singuliers dans la vie de grands noms du monde des lettres. Stendhal, Aragon, Drieu y ont goûté par le passé, préparant la route vers ce huis clos dans lequel Ernest Hemingway et Dashiell Hammett se retrouvent aujourd'hui, malgré eux. Savoureux.

L'auteur du *Vieil homme et la mer* et celui du *Faucon maltais* ont été amis dans les années 1930, militant ensemble au sein de la Ligue des écrivains américains, un organisme culturel noyauté par l'International communiste. Otto Katz, l'agent d'influence de Staline dans les cercles créatifs de l'Occident, était un intime dans leur com-

bat contre le fascisme. Et puis, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, d'Hiroshima et de Nagasaki et de la reconfiguration des blocs géopolitiques, la relation a tourné au vinaigre. Hammett s'est distancé d'Hemingway, devenu selon lui un grossier allié des impérialistes. Il l'a même traité de «gâteux misogynie» et de «Superman de bal costumé», se magasinant ainsi un coup de poing sur la gueule qu'Hemingway, malgré l'envie, ne lui a jamais donné. «La victoire eût été trop facile», résume Gérard Guégan.

Faire la paix

À l'aube de leur ultime voyage, les deux hommes, morts à six mois d'intervalle en 1961 — l'un terrassé par un cancer, l'autre par la balle du fusil qu'il a déclenché lui-même —, se retrouvent ici une dernière fois pour faire la paix, partager des souvenirs, des remords et peut-être des secrets. On est à Fort

Abendsen, quelque part dans les alentours de New York. Cette ville qui n'existe pas est le décor idéal pour une conversation qui ne s'est jamais produite.

Les fils du réel entrent magnifiquement dans le tissage de cette fiction qui se dévoile comme une pièce de théâtre dans laquelle, entre les gorges de pur malt de l'île de Jura «vieux de quinze ans» acheté à la Havane «pour une bouchée de pain» et plusieurs vacheries, les sexagénaires abimés par leurs fougues et leurs excès vont se rapprocher dans ce respect qui naît quand la sagesse s'empare des différences. Ils vont boire à la santé des rebelles, «où qu'ils soient, d'où qu'ils viennent». Ils vont évoquer *Tulip*, le roman que Hammett ne va jamais avoir la chance de mener à terme, *Jardin d'Eden*, qu'Hemingway va terminer à temps avant de partir, mais pas assez vite pour pouvoir en parler. Ils vont ressasser ces histoires de surveillance par

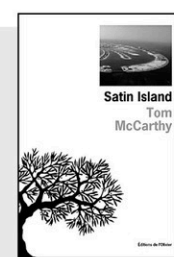
Hoover et par le FBI, qui, loin de tenir de la paranoïa, ont influencé le parcours des deux hommes. «Je me fais l'impression d'être encore un homme dangereux, d'être un type qui compte, et ça, Hemingway, ça n'a pas de prix», dira Hammett à propos de son «ciblage» par les autorités américaines, et ce, dans un des nombreux dialogues délicieusement montés comme de l'orfèvrerie par Guégan, biographe de la réalité alternative.

Une réalité où la mélancolie éclaire l'histoire politique et littéraire du siècle dernier et où surtout la force de deux hommes va finir par se révéler dans leurs grandes fragilités.

Le Devoir

HEMINGWAY, HAMMETT, DERNIÈRE

★★★★
Gérard Guégan
Gallimard
Paris, 2017, 234 pages



FICTION BRITANNIQUE

SATIN ISLAND

★★★★1/2

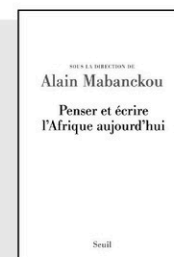
Tom McCarthy

Traduit de l'anglais par Thierry Decottignies
Éditions de l'Olivier
Paris, 2017, 208 pages

La catastrophe habite encore une fois l'univers romanesque de Tom McCarthy avec ici la mort accidentelle d'un parachutiste qui vient hanter le quotidien de U, coloniser l'esprit de ce narrateur, anthropologue de son état, dont la curiosité et l'acuité du regard sont mises au service d'une «grande société de conseil». Le gars est payé pour voyager, saisir la réalité du monde et ainsi aider ses clients à mettre du contexte et des arguments sur leurs produits et services. U — à prononcer en anglais pour être interpellé — est au service d'un commerce singulier, celui des récits qui façonnent la réalité, et il le fait avec un peu d'ironie : dans sa jeunesse, il a rêvé de marcher dans les traces de Lévi-Strauss pour s'approcher du «maître sens» du monde autour de lui.

Exposé comme un rapport de recherche, avec des paragraphes numérotés, *Satin Island* concentre, dans un tout à la tonalité parodique aussi charmante que subtile, les obsessions habituelles du romancier sur le *storytelling*, sur le couple banal et sur l'impossibilité du réel ou la possibilité de la réalité alternative, ce chemin socialement dangereux, surtout lorsque le parachute de l'esprit critique manque son ouverture. En somme.

Fabien Deglise



ESSAI

PENSER ET ÉCRIRE L'AFRIQUE AUJOURD'HUI

★★★★

Sous la direction d'Alain Mabanckou
Seuil
Paris, 2017, 224 pages

La littérature africaine rayonne aujourd'hui sur tous les continents. Pourtant, en dépit du fait que plusieurs de ses grands auteurs soient francophones, les institutions françaises tardent à lui faire une place. Alain Mabanckou, professeur invité au Collège de France, a organisé en mai 2016 un colloque réunissant plusieurs intellectuels — dont les deux tiers sont des hommes — intitulé *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. La volonté de l'écrivain congolais était ambitieuse : que ce colloque «résonne comme un appel à l'avènement des études africaines en France».

Sans surprise, plusieurs interventions condamnent la France colonisatrice et cherchent réparation : «Nous attendons avec impatience de voir si les portes des institutions françaises demeureront ouvertes uniquement aux "Français à part entière" ou si elles accueilleront également ceux qui sont perçus de nos jours comme des citoyens "entièrement à part"». Reste qu'au fil des exposés, une idée plus conciliante se tisse, proposant de penser le monde par-delà ses frontières, puisque «penser l'Afrique, c'est penser le monde». Il y aurait éveil des institutions françaises, dont la publication des actes du colloque témoigne, en partie.

Yannick Marcoux



POLAR

MÖRK

★★★★

Ragnar Jónasson
Traduit depuis la version anglaise
par Philippe Reilly
Éditions de La Martinière
Paris, 2017, 320 pages

L'Islande ressemble de plus en plus à un réservoir sans fond de polars. Après Sjinor, qui a séduit la majorité des chroniqueurs l'an dernier, Ragnar Jónasson revient avec *Mörk*, qui nous ramène à Siglufjörður, à quelques encablures du cercle polaire et où Ari Thor voit son nouvel inspecteur chef, Herjolfur, recevoir une décharge de fusil en pleine poitrine. C'est la consternation à travers toute l'Islande. Malgré ses problèmes de couple, Ari Thor plonge, presque avec zèle, dans l'enquête. Le fait de remuer les pierres fera remonter toutes sortes de trucs pas très clairs dans la petite ville aux apparences si calmes : trafic de drogue et d'influence, pressions politiques, chantage... Contre toute apparence, cela cache en fait un drame central, fréquent en Islande : la violence conjugale. Tout le récit tourne autour de cette triste réalité. Porté par l'écriture lente, méticuleuse et précise de Ragnar Jónasson, le lecteur sera d'abord plongé dans une impressionnante tranche de réel congelé qui donne l'envie d'aller voir ce qui se passe dans cette étrange petite île volcanique perdue au milieu de l'Atlantique Nord.

Michel Bélaïr



FICTION FRANÇAISE

17

★★★★

Bernard Chambaz
Seuil
Paris, 2017, 138 pages

On ne parle jamais assez de la solitude des nombres premiers et pas assez non plus du fait que leur singularité peut, paradoxalement, accompagner une très faible originalité. Bernard Chambaz en fait la démonstration avec son *17*, étrange objet de littérature qui assemble le récit bref de 17 vies que le romancier, poète et historien, connecte au chiffre 17 de l'année en cours. Il y est question de Pocahontas, morte il y a 400 ans cette année, en 2017, de Pierre Athanase Larousse, à cause du bicentenaire de sa naissance, de Theloniou Monk dont on va célébrer le centenaire de la naissance comme de Germaine de Staël pour le bicentenaire de sa mort. Entre autres. La balade, tantôt biographique, tantôt anecdotique, mais au final surtout affligée par une profonde banalité du propos, cherche sa cohérence dans le rapport au chiffre et au temps. Elle peine surtout à livrer plus qu'une court-pointe brodée autant à l'érudition qu'à l'insignifiance du détail superficiel. Et du coup, 138 pages plus loin, le lecteur peut se demander ce qu'il vient de lui arriver et se désoler surtout que les nombres premiers ne sont pas seulement multiples de un, mais aussi, et c'est bien triste dans ce cas-ci, multiples d'eux-mêmes.

Fabien Deglise

Le maître d'humanité

LOUIS CORNELLIER



Antoine Baby, auteur de *Pédagogie des poqués* (PUQ, 2005), rêve que «l'école pour tous», rendue possible dans les années 1960 grâce au rapport Parent, devienne enfin «l'école de tous». Il s'agit, selon lui, de donner «à tous sans distinction le goût et les moyens d'apprendre de sorte qu'il ne resterait d'élèves en difficulté que ceux qui souffrent de handicaps physiques ou psychologiques chroniques». À 84 ans, le sociologue rebelle assume le caractère utopique de sa pensée et continue de s'engager pour «que la culture de l'esprit fasse une fois pour toutes partie des manières d'être de toute la population».

Professeur en sciences de l'éducation à l'Université Laval, Denis Simard voulait faire résonner la parole de ce penseur pour qui «la réflexion et la pratique éducatives ne doivent jamais être séparées de l'analyse culturelle, sociale et politique». Dans *Le goût d'apprendre. Une valeur à partager*, il mène donc de substantiels entretiens avec un Baby qui pète le feu.

Émigration et exil

Pour le sociologue, bien penser l'école exige de l'appréhender dans son contexte social. La réussite éducative ne tient pas qu'à des variables psychopédagogiques; elle est liée à des conditions sociales. Baby parle même de l'entrée à l'école comme d'une «émigration» et souligne que, «plus la société d'origine, en l'occurrence la famille, sera différente de la société d'accueil qu'est l'école, plus le passage de l'une à l'autre sera difficile et exigeant».

Pour les enfants de classes moyennes ou aisées, l'émigration s'apparente généralement à une douce aventure, mais, pour les enfants de milieux défavorisés, elle peut devenir un douloureux exil. Il importe donc de rendre «l'école plus familière à l'enfant avant qu'il n'entre à l'école», notamment par des mesures comme les centres de la petite enfance, la maternelle quatre ans à temps plein en certains milieux ou d'autres programmes ayant la même visée, comme le projet L'EcoRéussite, pour lequel Baby n'a que de bons mots.

«L'école n'est pas neutre, affirme le sociologue. Elle est le lieu et l'enjeu des forces sociales en présence.» Pour la rendre émancipatrice pour tous, pour qu'elle forme «des citoyens autonomes et affranchis, capables d'assumer librement leur destin», il faut, clame Baby, chasser «les vendeurs du Temple».

Critique virulent du renouveau pédagogique des années 2000, le sociologue accuse cette réforme d'avoir fait entrer la logique néolibérale dans l'éducation avec son approche par compétences, qui transforme l'école en «manufacture de main-d'œuvre», et sa promotion de la culture entrepreneuriale, au mépris d'une «culture de promotion du travail humain salarié». L'école, insiste Baby, n'a pas pour mission de servir l'industrie, mais de donner une «formation générale humaniste inspirée des Lumières [...], affranchie de tout déterminant utilitaire immédiat».

Culture et justice sociale

Pour devenir vraiment celle de tous, l'école québécoise doit devenir une école commune. Baby plaide donc pour la fin des subventions aux écoles privées et pour l'intégration de ces dernières au système public. Le but n'est pas d'économiser, mais de mettre fin à une logique de concurrence délétaire qui mène à une forme d'apartheid social. Tous les élèves, les forts comme les faibles, souligne le sociologue de gauche, se développent mieux dans des classes hétérogènes, et la justice sociale y gagne.

Baby, qui se définit au passage comme un «socioanarchiste» inspiré par le marxisme et par Saint-Vincent de Paul, récuse l'approche technicienne qui sévit dans le système scolaire. L'éducation n'est pas tant une science qu'un art. Aussi, pour faire réussir les enfants, pour les faire accéder à la «culture de l'esprit», les enseignants n'ont pas à être des didacticiens experts, «mais bien plutôt des maîtres d'humanité (au singulier pour ce qui est des attitudes pédagogiques de base) et d'humanités (au pluriel pour ce qui est des contenus de culture générale à transmettre et à faire acquiescer)». Ils doivent être choisis parmi les meilleurs étudiants – ce qui n'est pas souvent le cas à l'heure actuelle –, recevoir une solide formation humaniste et une formation pratique inspirée par la tradition du compagnonnage.

Homme de culture animé par un souci brûlant de justice sociale, Antoine Baby est l'exemple même d'un maître d'humanité qui donne non seulement le goût d'apprendre, mais celui de se battre pour que tous le partagent.

LE GOÛT D'APPRENDRE UNE VALEUR À PARTAGER

★★★★1/2

Antoine Baby
Entretiens avec Denis Simard
PUL
Québec, 2017, 172 pages

Un post-fascisme polymorphe

De Trump à Le Pen en passant par Daech, Enzo Traverso compare ces êtres unis par leurs différences

MICHEL LAPIERRE

Le mot «fascisme» va jusqu'à effleurer les esprits pour dépeindre aujourd'hui Donald Trump. Il est apparu en 1922 en Italie pour désigner la doctrine politique de Mussolini. On l'emploie aussi pour nommer tout autoritarisme semblable, à commencer par celui de Hitler. L'historien et politologue Enzo Traverso discerne un «post-fascisme». Il le différencie des exemples du passé sans toutefois nier une analogie avec eux. Il y voit un «ersatz aux utopies disparues».

Dans *Les nouveaux visages du fascisme*, son entretien avec l'anthropologue Régis Meyran, Traverso cerne ce post-fascisme qui, par exemple en France, avec le Front national de Marine Le Pen, tente par la normalité des voies républicaines de réformer le système de l'intérieur. Né en 1957 en Italie, professeur à Cornell dans l'État de New York, après avoir longtemps enseigné en France, l'universitaire évite l'amalgame. Mais, grâce à ses distinctions soignées, une convergence troublante se dessine.

Si Traverso détecte chez le président des États-Unis des «traits fascistes», il souligne l'absence derrière lui d'un mouvement néofasciste. Contrairement aux nouvelles extrêmes droites européennes, beaucoup plus sociales et championnes de l'idée de nation, Trump est antiétatiste et individualiste. Le politologue l'appelle avec raison «un électron libre» dans la sphère encore mal définie du post-fascisme. Un style plus qu'un programme campe le protectionniste et l'islamophobe.

Islamofascisme

Aux yeux de Traverso, un autre phénomène s'apparente au post-fascisme en se différenciant à la fois de Trump et des extrêmes droites européennes. Le politologue l'appelle l'islamofascisme et l'identifie en particulier au groupe armé État



Selon l'historien et politologue Enzo Traverso, l'islamofascisme est moins une radicalisation de l'islam qu'une islamisation d'une radicalité aveugle et violente.

islamique. Même si, par le Web, ce Daech manie les codes de l'impérialisme culturel occidental, en prétendant ressusciter le califat il se tourne vers le passé, à la différence du fascisme classique qui préconisait une révolution.

Si, selon le pénétrant Traverso, l'islamofascisme est moins une radicalisation de l'islam qu'une islamisation d'une radicalité aveugle et violente, l'extrême droite française, dénuée de figures intellectuelles, s'enferme dans le populisme et l'électorisme. Le politologue présume à bon droit que des intellectuels qui s'en rapprochent idéologiquement, comme Alain Finkielkraut, n'osent ap-

puyer le Front national de peur de déchoir dans l'opinion.

Traverso reste réconfortant. Selon lui, le post-fascisme, dans toute sa gamme, existe parce que, piètre produit de remplacement, il résulte de l'éclipse vers 1980 de «grands récits» émancipateurs très différents l'un de l'autre: révolution sociale, rêve américain et panarabisme. Néanmoins, en rappelant que «l'idéologie du marché est la religion politique de notre temps», Traverso sous-entend que, dressée contre elle, la réaction post-fasciste est loin d'être conjurée.

Collaborateur
Le Devoir

«L'immigration est l'avenir du vieux monde. Tous les analystes font ce constat élémentaire, mais nos politiques ne veulent pas l'admettre pour des calculs bassement électoraux.»

Extrait de *Les nouveaux visages du fascisme*

LES NOUVEAUX VISAGES DU FASCISME

★★★★1/2

Enzo Traverso
Conversation avec Régis Meyran
Textuel
Paris, 2017, 160 pages

La confrérie des guenilleux errants

Deux livres font revivre les hobos, nomades indésirables pris entre misère économique, industrialisation forcenée et crise des années 1930

RALPH ELAWANI

Retourner à la poussière. Celle qui étouffe, celle des visages chiffonnés des photos de Dorothea Lange. Celle du Dust Bowl, ce cataclysme écologique qui frappa les plaines américaines, entre les deux guerres, et engendra une vague de migrations vers l'ouest et l'apparition d'une nouvelle figure: le hobo. Un passager clandestin des chemins de fer et de l'histoire, un vagabond en quête de travail, pris entre la misère économique et l'industrialisation forcenée.

Coincidence, deux ouvrages remettent ces jours-ci au premier plan ces clochards mythiques de l'imaginaire américain comme un contre-feu littéraire nécessaire aux récits propres et débordants de bons sentiments qui habitent le présent. L'un, signé Simon Harel, trouve un de ses points de départ dans *Journal d'un hobo*, de Jean-Jules Richard, et rappelle au bon souvenir du présent l'organe contre-culturel *Hobo Québec* (1972-1981). L'autre replonge dans l'œuvre de Jim Tully, homme de mille métiers, qui a compris très vite que les lois de la route et de la vie se resumaient à la même chose: sauver sa peau.

«Méfiez-vous de tous ceux en qui l'instinct de punir est puissant! [...] dans leur visage on voit parler le bourreau et le chien policier [...]» C'est sur cette citation de Nietzsche que s'ouvre *Ombres d'hommes* (*Shadows of Men*), son roman de prison et d'errance, originellement publié en 1930 et illustré par l'artiste William Gropper. D'abord traduit en français, en 1931, il vient d'être réédité ce printemps chez Lux, dans une traduction revue par Cyril Gay.

L'œuvre de ce père du roman noir donne à lire le témoignage de damnés des rails qui, comme des dizaines de milliers d'hommes de l'époque, devinrent des «bohèmes sans domicile».

Tully écorche une Amérique au cœur de laquelle les charlatans aux remèdes miracles côtoient les renégats tentant d'échapper à l'échafaud. Un monde où la dignité est ravivée sous les traits d'une solidarité singulière, racontée à grand renfort d'histoires que l'on ne saurait jamais gober entièrement. Comme il l'écrit: «Les hobos sont rarement assez naïfs pour croire l'un de leurs semblables.»

N'empêche qu'avec leurs patronymes hérités des déboires qu'on leur attribue (Kneecap, Nitro Dungan, Hypo Sleigh), les personnages d'*Ombres d'hommes* résumant l'expérience hu-



Lou Ambers, sac de voyage à l'épaule, s'accrochant à l'échelle d'un train en 1935

maine en ce qu'elle a de plus sincère. L'espace de dix-neuf courts récits interconnectés, Tully met en scène des misérables lumineux et donne ainsi toute sa légitimité à une contre-histoire de l'époque, où le droit à l'errance est célébré avec une verve similaire à celle dont Jack Kerouac ferait preuve 30 ans plus tard.

La «vagabondie» de Montréal-Nord

Ce sillon du droit à l'errance, Simon Harel l'a aussi suivi pour s'intéresser aux hobos dans une perspective qui laisse transparaître sa passion des récits de la mobilité et son intention de célébrer également une contre-histoire politique et littéraire. «La relecture du *Journal d'un hobo* a été un déclencheur», avoue-t-il assis dans son bureau de l'Université de Montréal. Dans ce roman atterri chez Parti pris en 1965, grâce à Gaston Miron, Harel a diagnostiqué une œuvre où les errances transcandinaves d'un narrateur hermaphrodite (un «berdache») font éclater le miroir identitaire de la représentation historiographique du Qué-

bec des années 1960. À l'époque, la littérature «partipriste» coïncidait avec un projet collectif nationaliste, sinon socialiste, alors que *Journal d'un hobo*, comme l'écrit Harel, «réfute à l'avance toute l'idéologie de la perte d'identité [du Canadien français]».

Comme s'il avait intégré les règles narratives régissant les récits fantasmés des gueux de Tully, Harel se penche sur Jean-Jules Richard, Jacques Ferron, William H. Davis et Cormac McCarthy, dans un essai-fiction où son enfance à Saint-Léonard est prétexte à l'apparition de hobos. Plusieurs trames d'écritures s'entremêlent, dans une dynamique amplifiante. Ses micro-fictions analysent la «fable errante» incarnée par le hobo avec toujours cette question politique embusquée sur le rapport à l'espace, aux récits et aux autres.

En inconditionnel de Woody Guthrie, Simon Harel voit en ces vagabonds littéraires une défense contre le mirage de ce qu'il nomme la «littérature CLSC»: hygiénique, saturée de bons sentiments, drapée dans le vivre-ensemble et prétendant captivée par l'avenir du monde.

À une époque où le discours littéraire se fait rangé et obséquieux, s'autoriser à explorer et à revisiter la cruauté et la crudité de l'existence des déclassés est certainement bien plus qu'un devoir de mémoire que nous avons, selon Harel, envers des ancêtres comme Jean Genet et Angela Davis. C'est aussi faire une trêve de propreté pour rappeler que la littérature se doit de redevenir un espace de liberté.

Collaborateur
Le Devoir

OMBRES D'HOMMES

★★★★

Jim Tully
Traduit de l'anglais par Titajna
Lux
Montréal, 2017, 296 pages

ÉTÉ 1965 FICIONS DU HOBO

★★★★

Simon Harel
Nota bene
Montréal, 2017, 295 pages